

III

DAVID ET BETHSABÉE OU LA LUMIÈRE DE LA VÉRITÉ

Pour ouvrir cette troisième rencontre, une citation de ce que j'ai formulé à la fin de la première rencontre : « Chacun doit quitter des terrains familiers pour aller 'vers lui' et rencontrer ainsi Dieu qui l'engendre à la vie, l'éternelle. Et pour aller ainsi 'vers soi-même', il est nécessaire de quitter ce qui, de soi-même, est marqué par la mort et la stérilité : Dieu tend la main à chacun pour qu'il sorte de soi et le rencontre, lui, le Vivant » (p. 6). De cette rencontre naît la joie, dont Jean-Baptiste est un témoin dont la figure vous a été présentée lors de la deuxième conférence. Aujourd'hui, David et Bethsabée vont nous donner l'occasion d'avancer plus loin sur le chemin de notre naissance et de notre joie.

David, fils de Jessé, de Bethléem, oint par le prophète Samuel (1 S, 16), est adopté par Saül, roi de Juda. Il lui succède (2 S, 2) et est aussi reconnu par les anciens d'Israël (2 S, 5). Il est une grande figure de l'histoire d'Israël, régnant sur le royaume unifié, comme le sera Salomon. Il jouit, pourrait-on dire, d'une double onction, celle de Dieu reçue de Samuel, et celle reçue des hommes de Juda puis des anciens d'Israël : Roi situé donc à la jonction entre Dieu et son peuple. Ses relations avec Saül seront compliquées, traduisant sa prise de pouvoir en fait. Le récit ne manque pas d'une certaine drôlerie, par moment car les combats sont nombreux. Nous allons suivre un des moments de la vie du roi, d'un roi puissant et qui réussit ce qu'il entreprend

1. L'histoire

L'histoire est assez simple, au fond, très *humaine* dans son déroulement. Elle est racontée au second livre de Samuel – chapitres 11 et 12. Elle est encadrée par le récit d'une campagne militaire. La voici, résumée. Je la commenterai ensuite.

Jérusalem au printemps, un soir, une terrasse. Le roi se promène et aperçoit une femme, très belle, qui se baigne. Il se renseigne, son mari est sur le champ de bataille, il la fait venir au palais, couche avec elle. Elle est enceinte.

Le roi imagine un stratagème, à la hauteur de sa puissance, pour que passe inaperçue l'aventure et son issue. Il fait appeler Urie, le mari lésé, qui revient du front. Il le fait parler de la situation et le renvoie chez lui. Il dort avec les gardes du palais. Non qu'il se doute de l'affaire, mais il respecte la loi religieuse qui impose la continence aux combattants et ses compagnons qui dorment sous la tente. Le roi tente une seconde fois, en enivrant Urie. Le résultat est le même.

Pour parer cet échec, le roi élabore un second stratagème. Il renvoie Urie au combat, porteur d'un message pour le chef de l'armée, Joab, qui reçoit consigne de placer Urie au

cœur du combat et en première ligne pour qu'il soit tué. Réussite de cette opération, le roi dédouane son chef de l'action et prend chez lui Bethsabée.

L'action de David a déplu à YHW, qui envoie le prophète Natân vers le roi. Le prophète raconte une petite histoire, à propos d'un homme riche, d'un visiteur, d'un voisin pauvre et de son chevreau. David s'enflamme contre cet homme riche et prononce une sentence de mort.

Il s'entend dire : Cet homme, c'est toi. Le prophète lui annonce que l'épée se retournera contre sa maison. David reconnaît son péché. Dieu lui pardonne, mais l'enfant mourra. David jeûne sept jours pour obtenir de YHWH la vie de l'enfant. Le septième jour, celui-ci meurt. David reprend sa place, à l'étonnement de tous. Il console Bethsabée qui enfante Salomon.

2. L'aveuglement

Cette *histoire* d'une partie de la vie de David est intéressante. Elle permet en effet de dresser un portrait de David, roi d'Israël. On peut dire, à nouveau, que Dieu prend des chemins étonnants pour accomplir son dessein : Il inscrit son action *dans la pâte de l'humanité blessée*. David n'est pas une *figure idéalisée*, le récit ne gomme pas ce qui est une tache sur son règne pourtant glorieux, même si les choses deviennent moins évidentes à partir de ce moment. Dans la généalogie de Jésus, fils d'Abraham et fils de David, donnée par S. Matthieu, l'événement est mentionné : « David engendra Salomon, de la femme d'Urie. » C'est manifester en peu de mots, au moment de l'accomplissement de la promesse faite à Abraham, de quelle manière le Messie s'inscrit dans la succession des générations, en assumant aussi ce qui appartient au registre du péché.

Mais cette histoire est aussi intéressante précisément par ce qu'elle *dévoile du cœur humain* et des *impasses* dans lesquelles il peut s'embarquer. Voici que David, pourtant oint de YHWH, *convoite* la femme d'un de ses officiers en campagne, la prend, au figuré et au propre ; surgit la *conception* d'un enfant qui rend *manifeste* ce qui s'est accompli. David ne peut cacher aux yeux des hommes ce qu'il a fait [à supposer d'ailleurs que personne ne l'ait su, ce qui est peu probable mais on peut toujours fermer les yeux].

Une première remarque naît de cette constatation. David connaît les *commandements*, les dix paroles données à Israël par Dieu dans le désert. Si ces commandements sont donnés comme loi de vie, c'est qu'ils sont *utiles*. Ils tracent un *chemin pratique* de conduite, d'humanisation progressive, de mise en ordre de l'anarchie destructrice des désirs de l'être humain. David semble avoir *oublié* les commandements portant sur le prochain et sur la *convoitise* qui pousse à vouloir saisir ce qui appartient à un autre. Il est tout à sa *passion*, il est *prisonnier* de son désir et *enfermé* dans sa réalisation ou ses conséquences. Mais il cherche à cacher ce qu'il a fait, indice que sa conscience l'avertit. Les commandements agissent encore sous la forme d'un avertissement inconscient. Mais le signal est déjà enfoui, annulé en quelque sorte.

C'est pourquoi David est *aveuglé* et *aveugle*. Il ne voit plus qu'il est sur une pente dangereuse ; son acte initial va se déployer jusqu'au bout, sa logique intérieure de *possession* conduit à la *mort* – ici très réelle, la mort du gêneur, la mort de celui qui fait

obstacle à la volonté de puissance du roi. Il ne recule pas devant le sacrifice d'un de ses officiers, en *maquillant* sa mort programmée. La force de l'histoire de David tient en ce que la puissance de son désir incontrôlé épouse la puissance de son pouvoir royal. L'histoire particulière devient exemplaire.

Les *actes* de David, posés *sans recul intérieur*, révèlent pourtant un mouvement intérieur. Le narrateur du récit ne fait aucun commentaire, mais, en constatant l'enchaînement des faits, nous discernons ce mouvement. Il est double, ou, plutôt, il est composé de deux mouvements qui se croisent et se renforcent mutuellement. D'un côté, le mouvement du désir désordonné [désordonné parce qu'il va contre le commandement] qui se déploie en emportant le roi, en le déposant de son bon sens ; de l'autre, celui de la conscience du roi, qui cherche à annuler la faute originaire, mais en accentue en réalité les effets, puisque la mort en est le résultat [cacher la faute, conduit à en commettre une autre]. Nous percevons une double mort : Celle, spirituelle, de la liberté de David et celle, physique, d'Urie.

L'*aveuglement* de la conscience de David constitue la marque du péché. Ce péché est actif et manifeste dans les *actes* de David, puisqu'ils vont à l'inverse du commandement, et il est actif mais voilé dans l'*anesthésie* de sa conscience. Que serait un roi agissant de la sorte ? Nous n'avons pas de peine à l'imaginer. Son comportement ne pourrait que rejaillir sur celui du peuple, ouvrant la voie à une violence mutuelle, celle du fort sur le faible, qui ferait éclater l'unité du peuple. Les équilibres sont si fragiles dans une communauté humaine.

3. La lumière de la vérité

L'aveuglement du péché a jeté son filet sur David. Il ne voit plus qu'il a péché. Dieu ne le laisse cependant pas à lui-même. Le récit note que « l'action de David ne plut pas à YHWH ». Elle ne lui a pas plu parce qu'elle contrevient à la parole qu'il a donnée par Moïse à son peuple et qui s'impose à *tous* comme *guide de vie*. Mais, comment signifier un « rappel à la Loi » lorsqu'il s'agit du roi ? Son autorité est incontestée, fondée à la fois sur la double onction dont nous avons parlé et sur la réussite de son gouvernement. Ses officiers les plus proches, restés à Jérusalem avec lui, connaissent la situation de départ. Mais, au moment où il faut annoncer la mort de l'enfant, nous apprenons aussi qu'ils craignent leur roi et ont peur de sa réaction. Qui donc est en mesure de redonner à David son plein bon sens ?

Seul, Dieu peut le faire, car, en sa profondeur, l'affaire concerne YHWH et son roi. C'est donc le prophète Natân qui est envoyé vers le roi. Il y va avec l'assurance que lui donne la mission reçue de YHWH. Il n'a aucune animosité à l'égard de David, aucun ressentiment personnel à l'égard de la conduite du roi, il est proprement serviteur de YHWH. C'est une des caractéristiques du prophète en Israël. Nous en connaissons un autre exemple avec Jean-Baptiste qui a signifié à Hérode que sa conduite ne respectait pas la Loi de l'Alliance. Il y a laissé sa vie, Hérode se montrant incapable de reconnaître et de suivre la voie indiquée, empêtré dans des considérations qui ont pesé plus lourd que le poids de la parole d'un prophète. Cet épisode ultérieur nous permet d'entrevoir le risque encouru par un prophète authentique et de comprendre aussi pourquoi Jésus dira qu'il sera traité, et ses disciples, « comme les prophètes ».

Le prophète Nathan ne va pas rappeler à David la Loi du Seigneur, il ne va pas lui dire qu'il a violé au moins deux des dix paroles de vie. Il ne le fait pas parce que cela ne servirait à rien. David le sait très bien, même s'il recouvre son péché par des artifices. L'objectif n'est pas de peser sur lui en lui mettant le nez dans ce que sa conscience tente de gommer. Et la Loi elle-même n'a pas été suffisante pour contraindre David à renoncer à ce que sa convoitise lui suggérait. On peut imaginer ce que produirait le pur rappel des commandements et à quelles justifications pourrait conduire la faute royale. On peut utilement se rappeler l'épisode qui suit la prise du fruit au jardin d'Eden : Avec une rare finesse, le récit nous fait assister au renvoi, jusqu'à Dieu, de la responsabilité de la faute ! Mais il existe une autre raison, plus profonde, qui va apparaître. En racontant sa petite histoire à David, Natân s'appuie sur le fait que le roi, dans l'aveuglement où il est sur lui-même, a toujours une *conscience*, celle au moins d'un roi d'Israël *apte à juger ses sujets avec justice et droiture*. C'est le ressort dont il va se servir, un ressort encore efficace.

C'est en effet le roi qui prononce la sentence à l'encontre de l'homme riche de la parabole racontée par Natân. Et il le fait avec clarté, comme Dieu l'aurait fait. Il perçoit immédiatement l'inconduite et sa portée. Mais la *lumière* sur sa propre conduite va se lever *progressivement*. Le roi a jugé. Il a bien jugé. C'est l'aube, en quelque sorte. David est remis debout à partir de l'exercice de sa charge. Elle le fait sortir de la *confusion* dans laquelle il s'est enfoncé par l'usage déréglé de sa puissance royale. Là où sont propre désir s'est confondu avec sa puissance, où sa puissance s'est confondue avec son désir, l'histoire du prophète et le jugement du roi rétablissent une *distance* entre le désir et la puissance. Cette distance permet d'identifier la convoitise, et l'injustice à laquelle est conduit celui qui y cède.

La parole de Natân, qui quitte la parabole pour entrer dans le réel, va ouvrir à David l'accès retrouvé à la lumière : Cet homme, c'est toi. On ne peut être plus incisif et moins accusateur. La *vérité* est dite. Mais une vérité dite n'est pas forcément une vérité reçue, et reçue non comme un constat vrai mais comme une parole salutaire. Immédiatement après avoir opéré la jonction entre l'homme riche de la parabole et le roi, Natân va transmettre à David ce que *YHWH lui reproche*. Ce n'est pas le commandement violé qui est rappelé, c'est *l'alliance* qui a uni YHWH à David, c'est ce que Dieu a fait pour David, c'est, au fond, le fait que David se soit comporté avec ingratitude. Cela peut paraître étonnant, car notre regard se porterait spontanément sur la Loi et son respect plutôt que sur les partenaires que cette Loi lie entre eux. Or la parole transmise par Natân porte précisément sur cette relation concrète.

C'est à elle que David est *sensible*. C'est elle qui permet à David d'accueillir les paroles du prophète. Dans le respect des commandements réside un amour, un attachement, une reconnaissance. Enfreindre un commandement, c'est atteindre la relation elle-même. Cette relation est, depuis l'origine, vivante et simple. Ainsi, David dansa-t-il devant l'arche de l'alliance, en présence de tout le peuple, tout à sa joie d'accueillir celui qu'elle représentait. Même dans son aveuglement, le roi n'a pas renié cette relation-là, bien qu'il se fût éloigné de ce qu'elle impliquait. Aussi bien sa sentence commence-t-elle par ces paroles : « Aussi vrai que YHWH est vivant. » C'est dans la lumière de cette foi que Natân a pu s'adresser à David, c'est à la lumière de cette foi que David a rendu sa sentence, c'est à cette même lumière qu'il doit de pouvoir accueillir la parole du prophète et exprimer son propre repentir : « J'ai péché contre YHWH. » Tout autant qu'Abraham ou Moïse, David se révèle *humble* devant Dieu.

L'histoire de David et Bethsabée met en évidence ici l'importance d'une *parole extérieure* pour faire sortir la conscience de son enfermement mais elle rend aussi perceptible la nature du lien qui unit David à YHWH. L'expression de sa foi en YHWH se teinte de *charité*, si l'on peut utiliser le mot. Les dix paroles de vie sont l'expression d'une alliance, concrètement vécue. C'est l'*alliance* qui les fonde. Elles deviennent ainsi un guide, mais c'est toujours dans l'alliance qu'elles reçoivent leur pleine signification. Les oublier, c'est sortir de l'alliance et courir à sa perte, les recevoir à nouveau de Dieu lui-même, c'est retrouver la vie.

4. La miséricorde

Dieu pardonne à David, et ce pardon produit en David la reconnaissance de son péché. Cette reconnaissance est un *fruit* du pardon accordé et exprime la *liberté retrouvée*. David est à nouveau dans tout son bon sens, pour reprendre une expression utilisée plus haut, il a retrouvé la clarté de sa relation avec YHWH, il est rendu pur à nouveau, c'est-à-dire orienté seulement vers Dieu. Son désir désordonné a retrouvé sa juste ordination, David peut entrer à nouveau dans une relation claire avec ses semblables.

Cela n'empêche cependant pas que les deux actions posées vont produire *leurs effets*. Dieu n'écrit pas un nouveau film, avec un nouveau scénario qui ferait repartir les acteurs au commencement. Nous serions dans le merveilleux et la Bible ne nous raconte pas une histoire merveilleuse ou un conte pour enfant. Urie ne reviendra pas, l'enfant mourra et l'épée fera son œuvre encore, se tournant vers la maison de David. Le Seigneur l'annonce par la bouche de Natân. Cela signifie que *rien n'échappe à l'action de Dieu*, pas même le péché qui tente de contrefaire l'action divine et de s'y opposer : La première manifestation de la puissance créatrice est inscrite dans l'histoire même, puisque David a retrouvé son bon sens et que Salomon va naître. Dieu peut, du péché et de la mort, faire jaillir la vie. Avec sa liberté retrouvée, David reçoit de porter les événements qui surviendront.

Car la manière dont Dieu exerce sa miséricorde n'annule pas l'action de l'homme mais il la reprend en quelque sorte pour qu'elle soit redressée. Les pires reniements n'ont pas raison de sa puissance. Mais cette considération de l'action de Dieu ne constitue pas un prétexte pour faire n'importe quoi, en se disant que, de toute façon, Dieu pardonnera : Ce serait nier que notre action a une valeur réelle et que nous y sommes aussi engagés réellement. Comme le fera remarquer Paul aux Galates, il ne faut pas que notre liberté chrétienne devienne un prétexte pour donner libre cours aux tendances égoïstes qui habitent encore notre être. Une attitude désinvolte à l'égard de l'homme et à l'égard de Dieu ne respecterait pas la réalité de l'alliance. En revanche la confiance en la miséricorde du Seigneur fait partie de l'attitude intérieure de celui qui cherche à demeurer dans l'Alliance et se sait faillible.

Le récit donne ainsi *corps* ou visibilité concrète à la *logique de l'action divine* qui vient chercher l'homme au lieu même de son péché et de sa *mort*. Cette mort-là, nous l'avons vu avec David, n'est pas une mort physique, mais elle plus redoutable car c'est une mort intérieure : L'anesthésie de la conscience commence par l'oubli de Dieu et l'ignorance d'autrui et elle entraîne à l'ignorance d'autrui comme à l'oubli de Dieu. La *logique du péché* dans l'humanité est inverse de celle de Dieu et les dix paroles permettent de l'identifier. Si Dieu dit « Tu ne prendras pas ce qui ne t'appartient pas », c'est qu'en prenant, j'entre dans

un enchaînement dangereux, qui me visera aussi un jour ou l'autre [on peut percevoir ici la présence de la fameuse règle de conduite : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse]. Agir à l'inverse du commandement, c'est, au fond, signifier pratiquement que *l'autre compte pour rien*. Ce mépris conduit à la mort de l'autre, morale ou physique. Et je deviens alors inhumain, loupant ainsi ma vocation.

En lisant le récit de David et Bethsabée, nous pressentons qu'il y a encore quelque chose d'inachevé dans l'*expression* du pardon donné par Dieu. Sa manifestation pleine sera donnée plus tard, en Jésus. Mais, là encore, du point de vue de l'homme, si le pardon nous est réellement communiqué, nous aspirons à ce qu'il achève en l'humanité tout entière son œuvre de création nouvelle. Accueilli, le pardon de Dieu se diffuse dans la vie présente de l'humanité, il opère déjà une réconciliation qui fait aspirer à ce qu'elle soit enfin totale. La vie éternelle nous attire, à l'intérieur même de notre condition actuelle.

Et c'est en cela que nous sommes appelés à entrer plus délibérément dans le *rayonnement de la miséricorde*. C'est elle qui ouvre l'homme à la conscience de son péché de telle sorte qu'il puisse se laisser transformer au fil du temps. Au début de chaque messe, nous le confessons, simplement, et parfois avec distraction. Nous ne connaissons pas, d'évidence, la situation de David, mais la situation de David nous éclaire sur les profondeurs de notre vie spirituelle, sur notre complicité plus ou moins consciente avec le péché. Plus nous découvrons notre vocation chrétienne, plus nous percevons ce qui nous en éloigne ou ce qui s'y oppose. Cette lumière de la vérité nous donne de percevoir et le mystère de Dieu et notre propre mystère. Elle ne provoque pas le *découragement*, et, si c'est le cas, c'est que nous nous considérons nous-mêmes plus que celui qui dans la lumière nous appelle. On sait, de la vie des saints, combien leur sensibilité spirituelle les rend perspicaces sur eux-mêmes ; aussi bien sont-ils plus encore fondés à s'en remettre à Dieu.

Ainsi, le psautier contient-il le psaume 50 (51), prié chaque vendredi à l'office des Laudes. Ses deux premiers versets nous indiquent ceci : De David. Quand Natân le prophète vint à lui parce qu'il était allé vers Bethsabée. La prière qu'il fait ainsi monter vers le Seigneur nous introduit à l'attitude intérieure ajustée. De l'*épreuve* du péché dévoilé par Dieu et reconnu par David, naît une prière dans laquelle le cœur se dispose à laisser Dieu le purifier, l'affermir, lui rendre la joie d'être sauvé parce qu'en lui la vérité prend corps. La prière de ce psaume situe le priant aux antipodes de la dévalorisation et de l'orgueil, elle creuse en lui le sillon de l'humilité, elle le tire de l'aveuglement pour l'ouvrir à la lumière divine.

Il peut cependant arriver que nous n'éprouvions pas ou plus la *familiarité de la présence du Seigneur*, dont ce psaume témoigne. David, pendant tout une partie du récit que nous avons lu, s'est trouvé dans cette situation. Malgré elle, Bethsabée avait pris dans le cœur de David la place du Seigneur, insidieusement. Il ne s'en est pas aperçu et il a vécu avec la mort, sans s'en rendre compte, supposant y trouver la vie. Ce n'est pas *Dieu* qui s'était *retiré*, mais lui qui était parti ailleurs, où il ne pouvait plus le trouver. On le dit de la période présente en Occident : Dieu aurait déserté le terrain. Ne serait-ce pas plutôt *l'homme* qui s'est *retiré* de la présence de son Créateur ? Ce n'est probablement pas une hypothèse stupide : Intenter un procès à Dieu que l'on a commencé par révoquer, c'est assurer artificiellement sa position et refuser de se laisser interroger soi-même ! C'est rejeter celui qui donne solidité à l'existence

humaine, c'est aussi avoir, plus ou moins confusément, la mort pour compagne en imaginant qu'elle donne la vie.

La parole du Seigneur, transmise par l'Eglise, vient alors secouer la torpeur ou guérir l'anesthésie de la conscience. Elle vient en quelque sorte du dehors pour rejoindre la conscience. Et cette parole qui ouvre la conscience s'inscrit dans l'Alliance, celle qui, pour nous, a été scellée le jour de notre *baptême*. Mais cette alliance renvoie à l'alliance plus originelle, celle scellée avec Abraham, en qui toutes les nations sont bénies déjà, celle, plus originaire encore, avec Adam et Eve. Car c'est l'*acte créateur* qui porte toute réalité et qui conduit l'histoire, la grande et la nôtre insérée en elle. Et comme pour David, la parole du Seigneur accueillie restaure la clarté de l'Alliance.

Pour achever ce petit parcours avec David et Bethsabée, indiquons encore ceci : Il arrive bien souvent que notre perception de *l'absence de Dieu* coïncide avec notre *manque de présence réelle* à lui. Il arrive toutefois que certains soient conduits sur des chemins de dépouillement, par les épreuves de la vie ou par une nuit spirituelle. L'histoire de David nous indique que Dieu n'abandonne jamais et que le plus sûr moyen d'avancer réside dans notre ouverture délibérée à sa lumière. Devant Dieu et au cœur de l'Eglise, pouvoir reconnaître notre péché, plus encore que nos péchés, est un don de la miséricorde divine. La lumière de la vérité dégage la voie de notre liberté, elle nous ajuste à Dieu lui-même, pour notre joie.

Père Antoine Louis de LAIGUE
Notre-Dame de Grâce de Passy
23 mars 2011